



JULES VERNE

# trop de fleurs !

PRÉFACE DE FRANÇOIS ANGELIER

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



© Les Éditions du Sonneur, 2012

ISBN : 978-2-916136-54-7

Dépôt légal : novembre 2012

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

JULES VERNE

# trop de fleurs !

Préface de François Angelier



## PRÉFACE

*EN CE DÉBUT D'ANNÉE 1891 – il a alors 62 ans, des maux d'estomac et un fils lourdement endetté –, Jules Verne n'a guère l'esprit à brocher des discours de circonstance, pas plus qu'à entonner des péans à la gloire du patrimoine botanique : la tâche du romancier suffit, et grandement.*

*Une lettre à son éditeur, Louis-Jules Hetzel, dit Hetzel fils (Hetzel père est mort en 1886, l'annus horribilis pour Verne, qui vit également la vente forcée de son yacht à vapeur le Saint-Michel III et la tentative d'homicide au revolver de son neveu*

*Gaston, qui laissa Verne boiteux à vie), nous fait les honneurs de son planning de marathonien de l'écritoire. S'y succèdent la finalisation du deuxième volume de Mistress Branican ; la mise en route éditoriale de cette perle noire qu'est Le Château des Carpathes (un roman « fantastique mais scientifique, et excessivement romanesque, beaucoup plus romanesque que ce que j'ai jamais fait ») ; l'écriture en cours de ce bel exemple de roman d'aventures ferroviaires que sera Claudius Bombarnac. On affiche complet. Mais Jules Verne n'est pas que romancier : depuis 1888, il siège comme conseiller municipal amiénois chargé des spectacles, et sur une liste de gauche, de surcroît. Ce qui entraîne, outre le fait d'être présent aux réunions du conseil municipal, un certain nombre d'obligations, comme de « gérer le théâtre et les foires », d'assister aux spectacles donnés en la cité, de prononcer des discours (celui de l'ouverture du cirque d'Amiens, par exemple) et... de faire des conférences. Dont acte avec le texte rare que vous allez*

*lire, discours qui ne fut longtemps connu que d'érudits tel Francis Lacassin, qui le redécouvrit en 1979.*

*Trop de fleurs ! participe d'une contre-allée peu fréquentée du monde littéraire vernien : les textes amiénois de circonstance. À savoir des textes liés à des péripéties amiénoises – officielles ou non, de la vie de Jules Verne –, publiés dans la presse ou lus en public. Rangeons dans cette catégorie la Lettre à Théodore Jeunet, dit également Vingt-quatre minutes en ballon (récit d'une ascension éclair de septembre 1873 à bord du Météore, ballon de l'aérostier Eugène Godard) ; Une ville idéale (extrapolation onirique et science-fictionnelle sur l'aspect d'Amiens en l'an 2000) ; Dix heures en chasse : simple boutade (où Jules dit tout le bien qu'il pense des chasseurs, une « babiole cynégétique » de 1881). Textes brefs, mais petits bijoux d'écriture, médaillons d'humour caustique, de journalisme « gonzo » (où le point de vue compte plus que l'information rapportée) ou de rêverie fantastique.*

*Avec Trop de fleurs !, dont le titre est emprunté à un air du devin Calchas dans La Belle Hélène d'Offenbach, c'est un exercice rhétorique virtuose qui nous est proposé : comment faire pour dire, quand on n'a rien à dire, et que néanmoins il faut dire, et surtout tenir, pendant trente minutes ? L'affaire tient en un mot : à la fin décembre 1890, Verne – toujours 62 ans, des maux d'estomac et un fils endetté lourdement –, accepte de M. Decaix-Matifas, adjoint au maire d'Amiens et président de la Société d'horticulture de Picardie, la proposition de prononcer une allocution lors de l'assemblée générale de cette digne association, réunion prévue pour le 22 février 1891. Topez là, cher maître, vous êtes notre homme ! Et Verne, qui n'a guère labouré que les flots océaniques et humé l'air marin, de chercher vainement quoi dire, car « parler de fleurs, quand de les regarder devrait suffire, à quoi bon ? ». S'ensuivra donc, tout au long de ces quarante-cinq pages et trente minutes de paroles, un délicieux exercice d'escamotage. Verne met*

*d'abord en scène les circonstances qui l'ont amené à se trouver là, en tribune. Il passe ensuite en revue les éminences à qui l'idée lui était venue de demander conseil, son ami Gand et le fermier Dewailly. Il évoque enfin son beau-père, M. de Viane, jardinier empressé et furibond, ancien cuirassier qui « tirait [les plantes] par leurs tiges, afin de les faire lever plus vite » – comportement que l'on retrouve d'ailleurs chez le professeur Lidenbrock du Voyage au centre de la Terre. En désespoir de cause, Verne tente de s'inspirer de ses prédécesseurs, préfet et sénateur, relisant leurs discours, mais n'y trouve que situations semblables à la sienne : vacuité et embarras. Il se trouve donc acculé dans l'« impasse d'une allocution botanographique » sans sujet précis à exposer, ni culture technique à communiquer. S'ajoute à cela un hiver sans pitié qui fige dans la glace tous les espoirs de pousse et de floraisons, donc l'idée d'une pure peinture à défaut de doctes propos. Aux livres donc ! À leurs images, à leur science ! Et Verne de se peindre, avec humour*

*quand on sait son aisance à circuler dans le vocabulaire scientifique, pataugeant dans le lexique botanique, se débattant contre des phrases hérissées par les jumariées, les embryotèges, les vasi-ductes et les infundibuliformes. La situation semble désespérée. Verne, qui a tant mis en scène de sauvetages, ne nous épargne rien du sien, dû finalement à « un homme dans la force de l'âge, physionomie intelligente, œil franc, regard observateur, toute sa barbe qui est brune, tous ses cheveux qui ne grisonnent pas encore » : M. Laruelle, jardinier en chef des plantations municipales, rencontré par hasard. Véritable physique, soulignons-le, de héros vernien, digne émule du Cyrus Smith de L'Île mystérieuse. Pris en charge par cet « ange de l'horticulture, avec des ailes en feuilles de bananier » (formule sublime, digne de Vialatte), Jules trouve enfin sortie à ce tunnel redoutable. À défaut de nous chanter la gloire du jardin, il nous dira l'exemplaire destin du jardinier, le peindra en son domaine et mettra en avant les cultures les plus*

*dignes de ravir un amateur d'aventures exotiques : « ces Hedysarum gyrans, dont les feuilles se meuvent comme des bras de télégraphe pendant la saison chaude ; ces dionées, qui se referment sur les insectes ; ces Momordica elaterium, de vraies gamines, lançant un jet d'eau à la figure de qui les touche ; ces Vallisneria spiralis, qui viennent déposer leurs œufs à la surface des eaux et les reprennent pour les couvrir dans les profondeurs aquatiques. » Tout gonflé de sa nouvelle science, Jules Verne s'apprête à épater l'ami Dewailly, fermier, mais la confusion subite entre un platane et un orme dégonflera la baudruche savante. Et Verne de conclure que rempli du « ridicule de son incompétence », il vient de parler « pour ne rien dire ».*

*Trop de fleurs ! sans doute, mais pas assez de science, et surtout beaucoup d'humour et d'art retors de la manipulation rhétorique et de la mise en scène oratoire. Jouant de l'art du dialogue et de la saynète vaudevillesque, de l'ivresse rabelaisienne des listes savantes et de la mise en scène de*

TROP DE FLEURS !

*l'homme de l'art sobrement docte et poétiquement précis, Verne aura maintenu son discours à flot et son propos en l'air, faisant du réel un matériau romanesque et se mettant en scène comme l'un de ses personnages. Et pour un tel talent, jamais Trop de fleurs !*

FRANÇOIS ANGELIER

TROP DE FLEURS !

MESDAMES, MESSIEURS, voilà bientôt deux mois, il m'est arrivé une de ces aventures qui comptent dans la vie d'un homme. J'ai eu à la fois le bonheur et le malheur de me trouver face à face avec M. Decaix-Matifas, adjoint au maire d'Amiens.

S'il n'était qu'adjoint, on serait toujours heureux de rencontrer M. Decaix-Matifas. Mais le malheur, c'est qu'il est en même temps président de la Société d'horticulture de Picardie. Or, ce jour-là, paraît-il, tout entier à ces fonctions qu'il

remplit avec tant de zèle pour le plus grand profit de cette Société, il crut devoir me dire à brûle-pourpoint :

– Mon cher Monsieur, nous aurons une assemblée générale publique le 22 février prochain, et je serai enchanté si vous vouliez nous gratifier d'une lecture...

– Une lecture ? m'écriai-je en faisant un pas en arrière.

– Oui...

– Une lecture sur les fleurs... Les arbustes... Les jardins ? ajoutai-je en reculant de deux autres pas.

– Précisément.

– Mais je n'y entends rien, mon cher Monsieur ! répondis-je. Je ne sais même pas distinguer le géranium de la bourrache, ni le convolvulus du rhododendron !

– Ce n'est point une raison, reprit M. Decaix-Matifas d'un ton un peu narquois. Il n'est pas nécessaire que vous parliez en professeur de botanique. En amateur seulement...

– Amateur... Je ne l'ai jamais été et serais incapable de l'être !

– D'ailleurs, Monsieur le préfet présidera la séance, fit observer M. Decaix-Matifas, comme pour me tenter davantage.

– Monsieur le préfet ?

– Et il y aura des dames !

Des dames ! Des dames avec des manches épaulées jusqu'aux oreilles !

Et de ce dernier coup je fus assommé littéralement.

Alphonse Karr a dit dans une de ses amusantes lettres, datées de son jardin : « J'aime beaucoup voir les roses, mais je n'aime pas à en parler ! » S'il eut étendu cette opinion à toutes les productions du règne végétal, le spirituel écrivain n'aurait jamais rien proclamé de plus juste.

Parler de fleurs, quand de les regarder devrait suffire, à quoi bon ? Et, pourtant, Alphonse Karr aurait pu en discourir savamment, car c'était un sujet qu'il connaissait à fond. Mais moi, igno-

rant, *ignorantin, ignorantissime* ! Ah ! M. Decaix-Matifas, que vous avais-je fait ?



Pendant plusieurs jours, j'essayai vainement de me remettre. La pensée qu'il y aurait des dames à cette séance publique n'était pas pour me rassurer, bien au contraire. J'étais fermement résolu à ne pas les comparer aux fleurs naturelles, ce qui est trop usé, ni aux fleurs artificielles, ce qu'elles ne m'eussent jamais pardonné, à ne point transformer enfin cette salle de la mairie en un parterre émaillé de nos plus élégantes Amiénoises.

Que dire alors ? De quoi parler pendant les trente minutes ordinairement réservées pour cette causerie ? Si ce temps est court à ceux qui savent, il n'est que trop long à ceux qui ne savent pas !

J'ai l'habitude de me promener chaque jour avec mon vieil ami Édouard Gand. Nous causons des quelques romans qui mijotent dans mon cerveau. J'étais précisément lancé dans un voyage

extraordinaire à travers l'Asie centrale\*, avec grande complication d'aventures. Aussi, lorsque je me retrouvai avec lui, Gand vit-il clairement que j'étais préoccupé. J'avais bien pensé à lui demander conseil. Mais, en fait de botanique, il est de ma force. Il n'a guère étudié que ces fleurs si merveilleusement tissées par les mécaniques Jacquard, ou les étoiles, ces fleurs du firmament qui s'épanouissent après le coucher du soleil ! Décidément, ce n'était pas le conseiller qu'il me fallait.

Il est vrai, j'avais bien un professeur d'agriculture... Oui ! D'agriculture ! Je l'aperçois même au milieu de cette assemblée, sa tête blanche avec tous ses cheveux, sa figure aimable, son regard vif, sa physionomie de brave et excellent homme : c'est M. Auguste Dewailly. Que de fois sa large voiture nous emmène tous les deux sur la route de Saint-Fuscien jusqu'à sa ferme ! Voilà un curieux

\* *Claudius Bombarnac*, roman paru en 1892.

assemblage de bois, de pierres, de briques, avec ses hangars, ses étables, son pigeonnier. Puis, au-delà, quelle vue ! Les champs immenses, la flèche de la cathédrale, coupée par la ligne des toits ; d'un côté, l'asile de Dury et l'École normale des institutrices ; de l'autre, la vallée boisée de Longueau ; à l'horizon, les massifs d'Allonville et les ruines du château de Boves. Assis tous les deux à l'abri d'une meule, nous regardons et nous causons. M. Dewailly m'initie aux mystères de la culture. J'en suis arrivé à reconnaître, non sans effort, l'orge de la pamelle, la luzerne du sainfoin, et je me crois très ferré sur la sanve, cette moutarde sauvage, qui revêt la campagne d'une si belle couleur jaune d'or. Oui ! Très ferré, mais à la condition que mon maître soit là, car, à peine a-t-il le dos tourné, me voilà confondant le blé avec l'avoine, et le trèfle avec la minette ! Et, pendant ce temps, mon chien gambade à travers les bucailles, et vous pouvez être certain qu'il en sait plus que moi sur les produits de la terre.

Que voulez-vous, Mesdames et Messieurs, je n'ai pas la vocation. Quand je remonte l'échelle de mes ancêtres, j'y vois des militaires, des magistrats, des marins, des avocats, mais pas un horticulteur, pas même un amateur de jardins. Ce n'est pas eux que l'ours de La Fontaine aurait pu écraser de son pavé insecticide\* ! Si, pourtant ! Peut-être ai-je eu un parent dans la famille de ma femme, mon beau-père, M. de Viane, qui s'occupait de culture. Il avait un jardin, grand comme ça, sur les hauteurs du faubourg de Beauvais. C'est là qu'il allait suer sang et eau, pour récolter plus de pierres que de fruits, et plus d'orties que de légumes. Il avait d'ailleurs une si singulière façon de hâter la pousse de ses plantes : impatient, comme un ancien capitaine de cuirassiers qu'il était, chaque matin il les tirait par leurs tiges, afin de les faire lever plus vite, et, généralement, elles mourraient des suites de ce tirage intensif.

\* *L'Ours et l'Amateur de jardins*, in *Fables*, livre VIII.

Vous conviendrez qu'un tel atavisme – par alliance – était insuffisant pour me rendre amoureux de la déesse Flore !



Mais enfin, il y avait lieu de s'exécuter, puisque je n'avais su répondre par un refus motivé aux propositions de M. Decaix-Matifas. J'eus alors la pensée de recourir aux *Bulletins de la Société d'horticulture*. Je me dis : « Nombre de lectures ont été faites... Pourquoi ne pas reprendre l'une des meilleures, peut-être oubliée déjà ? Il sera facile de me l'approprier, en la démarquant avec autant de déloyauté que d'intelligence ! »

Oui ! Dans mon désarroi, j'en étais-là !

Or, voici qu'en relisant les allocutions réglementaires et, plus particulièrement, celles des présidents d'assemblées générales, je n'y trouve guère, en fait de fleurs, que des fleurs de rhétorique. Et même, les personnages de rang élevé qui les prononcent ont bien l'air de n'en pas savoir